

Petits poèmes en prose, 24 septembre 1862

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[L'Horloge](#), [L'Invitation au voyage](#), [La Gâteau](#), [Le Joujou du pauvre](#), [Les Dons des fées](#), [Un hémisphère dans une chevelure. Poème exotique](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Petits poèmes en prose, 24 septembre 1862, 1862-09-24

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 30/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/11>

Informations sur le texte

Titre des textes

- « Le Gâteau »
- « L'Horloge »
- « Un hémisphère dans une chevelure. Poème exotique »
- « L'Invitation au voyage »
- « Le Joujou du pauvre »
- « Les Dons des fées »

Nombre de textes 6

Pagination des textes p. 1-2

Date 1862-09-24

Date exacte de la publication 24 septembre 1862

Lieu de publication Paris

Texte

Transcription diplomatique

Petits poèmes en prose

Le Gâteau.

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistibles. Il en passa sans doute en ce moment quelque chose dans mon âme. Mes pensées voltigeaient avec une légèreté égale à celle de l'atmosphère ; les passions vulgaires, telles que la haine et l'amour profane, m'apparaissaient maintenant aussi éloignées que les nuées qui défilaient au fond des abîmes sous mes pieds ; mon âme me semblait aussi vaste et aussi pure que la coupole du ciel dont j'étais enveloppé ; le souvenir des choses terrestres n'arrivait à mon cœur qu'affaibli et diminué, comme le son de la clochette des bestiaux imperceptibles qui paissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le petit lac immobile, noir de son immense profondeur, passait quelquefois l'ombre d'un nuage, comme le reflet du manteau d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me souviens que cette sensation solennelle et rare, causée par un grand mouvement parfaitement silencieux, me remplissait d'une joie mêlée de peur. Bref, je me sentais, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais environné, en parfaite paix avec moi-même et avec l'univers ; je crois même que, dans ma parfaite béatitude et dans mon total oubli de tout le mal terrestre, j'en étais venu à ne plus trouver si ridicules les journaux qui prétendent que l'homme est né bon ; - quand la matière incurable renouvelant ses exigences, je songeai à réparer la fatigue et à soulager l'appétit causés par une si longue ascension. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une tasse de cuir et un flacon d'un certain elixir que les pharmaciens vendaient dans ce temps-là aux touristes pour le mêler dans l'occasion avec de l'eau de neige.

Je découpais tranquillement mon pain, quand un bruit très léger me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un petit être déguenillé, noir, ébouriffé, dont les yeux creux, farouches et comme suppliants, dévoraient le morceau de pain. Et je l'entendis soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : gâteau ! Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mon pain presque blanc, et j'en coupai pour lui une belle tranche que je lui offris. Lentement il se rapprocha, ne quittant pas des yeux l'objet de sa convoitise ; puis, happant le morceau avec sa main, se recula vivement, comme s'il eût craint que mon offre ne fût pas sincère ou que je m'en repentisse déjà.

Mais au même instant il fut culbuté par un autre petit sauvage, sorti je ne sais d'où, et si parfaitement semblable au premier qu'on aurait pu le prendre pour son frère jumeau. Ensemble ils roulerent sur le sol, se disputant la précieuse proie, aucun n'en voulant sans doute sacrifier la moitié pour son frère. Le premier, exaspéré, empoigna le second par les cheveux ; celui-ci lui saisit l'oreille avec les

dents, et en cracha un petit morceau sanglant avec un superbe juron patois. Le légitime propriétaire du gâteau essaya d'enfoncer ses petites griffes dans les yeux de l'usurpateur ; à son tour celui-ci appliqua toutes ses forces à étrangler son adversaire d'une main, pendant que de l'autre il tâchait de glisser dans sa poche le prix du combat. Mais, ravivé par le désespoir, le vaincu se redressa et fit rouler le vainqueur par terre d'un coup de tête dans l'estomac. À quoi bon décrire une lutte hideuse qui dura en vérité plus longtemps que leurs forces enfantines ne semblaient le promettre ? Le gâteau voyageait de main en main et changeait de poche à chaque instant ; mais, hélas ! il changeait aussi de volume ; et lorsque enfin, exténués, haletants, sanglants, ils s'arrêtèrent par impossibilité de continuer, il n'y avait plus, à vrai dire, aucun sujet de bataille ; le morceau de pain avait disparu, et il était éparpillé en miettes semblables aux grains de sable auxquels il était mêlé.

Ce spectacle m'avait embrumé le paysage, et la joie calme où s'ébaudissait mon âme, avant d'avoir vu ces petits hommes, avait totalement disparu ; j'en restai triste assez longtemps, me répétant sans cesse : « Il y a donc un pays superbe, où le pain s'appelle du gâteau, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer une guerre parfaitement fratricide ! »

XVI.

L'Horloge.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats.

Un jour, un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Céleste-Empire hésita d'abord ; puis, se ravisant, il répondit : « Je vais vous le dire. » Peu d'instants après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter : « Il n'est pas encore tout à fait midi. » Ce qui était vrai.

Pour moi, si je me penche vers la belle Féline, la si bien nommée, qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque, au fond de ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours la même, une heure vaste, solennelle, grande comme l'espace, sans division de minutes ni de secondes, – une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque importun venait me déranger pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque Génie malhonnête et intolérant venait me dire : « Que regardes-tu là avec tant de soin ? Que cherches-tu dans les yeux de cet être ? Y vois-tu l'heure, mortel prodigue et fainéant ? » Je répondrais sans hésiter :

« Oui, je vois l'heure ; il est l'Éternité ! »

N'est-ce pas, madame, que voici un madrigal vraiment méritoire, et aussi emphatique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tant de plaisir à broder cette prétentieuse galanterie que je ne vous demanderai rien en échange.

XVII

Un hémisphère dans une chevelure.

Poème exotique.

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main, comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes, découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélasser l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange mes souvenirs.

XVIII

L'invitation au voyage.

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête ; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus ; où le bonheur est marié au silence ; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois ; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité ? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir !

Oui, c'est là qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par la multiplication des sensations. Un musicien a écrit l'Invitation à la valse ; quel est celui qui composera l'Invitation au voyage, qu'on puisse offrir à la femme aimée, à la sœur d'élection ? Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, - là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité.

Sur des panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre, vivent discrètement des peintures bées, calmes et profondes, comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants, qui colorent si richement la salle à manger ou le salon, sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments. Les meubles sont vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées. Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse ; et de toutes choses, de tous les coins, des fissures des tiroirs et des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un revenez-y, de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement.

Un vrai pays de Cocagne, te dis-je, où tout est riche, propre et luisant, comme une belle conscience, comme une magnifique batterie de cuisine, comme une splendide orfèvrerie, comme une bijouterie bariolée ! Les trésors du monde y affluent, comme dans la maison d'un homme laborieux et qui a bien mérité du monde entier. Pays singulier, supérieur aux autres, comme l'Art l'est à la Nature ! où celle-ci est réformée par le rêve, où elle est corrigée, embellie, refondue.

Qu'ils cherchent, qu'ils cherchent encore, qu'ils reculent sans cesse les limites de leur bonheur, ces alchimistes de l'horticulture ! Qu'ils proposent des prix de

soixante et de cent mille florins pour qui résoudra leurs ambitieux problèmes ! Moi, j'ai trouvé ma tulipe noire et mon dahlia bleu !

Fleur incomparable, tulipe retrouvée, allégorique dahlia, c'est là, n'est-ce pas, dans ce beau pays si calme et si rêveur, qu'il faudrait aller vivre et fleurir ? Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre correspondance ?

Des rêves ! toujours des rêves ! et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ?

Ces trésors, ces meubles, ce luxe, cet ordre, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est toi. C'est encore toi, ces grands fleuves et ces canaux tranquilles. Ces énormes navires qu'ils charrient, tout chargés de richesses, et d'où montent les chants monotones de la manœuvre, ce sont mes pensées qui dorment ou qui roulent sur ton sein. Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'Infini, tout en réfléchissant les profondeurs du ciel dans la limpidité de ta belle âme ; - et quand, fatigués par la houle et gorgés des produits de l'Orient, ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'Infini vers toi.

XIX.

Le Joujou du Pauvre.

Je veux vous donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables ! Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, - telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval, dont la queue est un sifflet, - et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'osent pas prendre ; ils doutent de leur bonheur ; puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

À côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si comme l'œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur.

XX

Les Dons des Fées.

C'était grande assemblée des Fées, pour procéder à la répartition des dons parmi tous les nouveau-nés, arrivés à la vie depuis vingt-quatre heures.

Toutes ces antiques et capricieuses Sœurs du Destin, toutes ces Mères bizarres de la joie et de la douleur étaient fort diverses : les unes avaient l'air sombre et rechigné, les autres, un air folâtre et malin ; les unes, jeunes, qui avaient toujours été jeunes ; les autres, vieilles, qui avaient toujours été vieilles.

Tous les pères qui ont foi dans les Fées étaient venus, chacun apportant son nouveau-né dans ses bras.

Les Dons, les Facultés, les bons Hasards, les Circonstances invincibles étaient accumulés à côté du tribunal, comme les prix sur l'estrade dans une distribution de prix. Ce qu'il y avait ici de particulier, c'est que les Dons n'étaient pas la récompense d'un effort, mais tout au contraire une grâce accordée à celui qui n'avait pas encore vécu, une grâce pouvant déterminer sa destinée et devenir aussi bien la source de son malheur que de son bonheur.

Les pauvres Fées étaient très affairées, car la foule des solliciteurs était grande, et le monde intermédiaire, placé entre l'homme et Dieu, est soumis comme nous à la terrible loi du Temps et de son infinie postérité, les Jours, les Heures, les Minutes, les Secondes.

En vérité, elles étaient aussi ahuries que des ministres un jour d'audience, ou

des employés du Mont-de-Piété quand une fête nationale autorise les dégagements gratuits. Je crois même qu'elles regardaient de temps à autre l'aiguille de l'horloge avec autant d'impatience que des juges humains qui, siégeant depuis le matin, ne peuvent s'empêcher de rêver au dîner, à la famille et à leurs chères pantoufles. Si dans la justice surnaturelle, il y a un peu de précipitation et de hasard, ne nous étonnons pas qu'il en soit de même quelquefois dans la justice humaine. Nous serions nous-mêmes, en ce cas, des juges injustes.

Aussi furent commises ce jour-là quelques bourdes qu'on pourrait considérer comme bizarres, si la prudence, plutôt que le caprice, était le caractère distinctif, éternel des Fées.

Ainsi la puissance d'attirer magnétiquement la fortune fut adjugée à l'héritier unique d'une famille très riche, qui, n'étant doué d'aucun sens de charité, non plus que d'aucune convoitise pour les biens les plus visibles de la vie, devait se trouver plus tard prodigieusement embarrassé de ses millions.

Ainsi furent donnés l'amour du Beau et la Puissance poétique au fils d'un sombre gueux, carrier de son état, qui ne pouvait, en aucune façon, aider les facultés ni soulager les besoins de sa déplorable progéniture.

J'ai oublié de vous dire que la distribution, en ces cas solennels, est sans appel, et qu'aucun don ne peut être refusé.

Toutes les Fées se levaient, croyant leur corvée accomplie ; car il ne restait plus aucun cadeau, aucune largesse à jeter à tout ce fretin humain, quand un brave homme, un pauvre petit commerçant, je crois, se leva, et empoignant par sa robe de vapeurs multicolore la Fée qui était le plus à sa portée, s'écria :

» Eh ! madame ! vous nous oubliez ! Il y a encore mon petit ! Je ne veux pas être venu pour rien. »

La Fée pouvait être embarrassée ; car il ne restait plus rien. Cependant elle se souvint à temps d'une loi bien connue, quoique rarement appliquée, dans le monde surnaturel, habité par ces déités impalpables, amies de l'homme, et souvent contraintes de s'adapter à ses passions, telles que les Fées, les Gnomes, les Salamandres, les Sylphides, les Sylphes, les Nixes, les Ondins et les Ondines, - je veux parler de la loi qui concède aux Fées, dans un cas semblable à celui-ci, c'est-à-dire le cas d'épuisement des lots, la faculté d'en donner encore un, supplémentaire et exceptionnel, pourvu toutefois qu'elle ait l'imagination suffisante pour le créer immédiatement.

Donc la bonne Fée répondit, avec un aplomb digne de son rang : « Je donne à ton fils... je lui donne... le Don de plaire ! »

» Mais plaire comment ? plaire... ? plaire pourquoi ? » demanda opiniâtrement le petit boutiquier, qui était sans doute un de ces raisonneurs si communs, incapable de s'élever jusqu'à la logique de l'Absurde.

» Parce que ! parce que ! » répliqua la Fée courroucée, en lui tournant le dos ; et rejoignant le cortège de ses compagnes, elle leur disait : « Comment trouvez-vous ce petit Français vaniteux, qui veut tout comprendre, et qui ayant obtenu pour son fils le meilleur des lots, ose encore interroger et discuter l'indiscutable ? »

(La suite prochainement.)

Analyse

DescriptionSix poèmes en prose, numérotés de XV à XX prennant place en pied des première et deuxième pages, dans la rubrique "Feuilleton de *La Presse*".

Information sur l'édition

Référence bibliographique*La Presse*

Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s)Hureaux, Anton (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Anton Hureaux](#) Notice créée le 19/07/2022 Dernière modification le 05/08/2024

PETITS POÈMES EN PROSE

XV

Le Géant.

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistible. Il se posait sans doute en ce moment quelque chose dans mon être. Mes prothèses valaient avec une dignité égale à celle de l'atmosphère ; les paroisses vulgaires, telles que la haine et l'amour prélaient, n'apparaissaient maintenant quasiment qu'au bout des yeux. Devant moi se tenait un païs tout dégénéré, tout dévoué, dont les yeux aveugles, furibondes et encombrées avaient la mortuosité de pain. Et je l'entendais soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : patet ! Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mes pauvres proches biens, et l'en empêcher pour lui une belle trouille qui le lui offrit. Lentement il se réapprocha, me quitta pas des yeux l'objet de sa curiosité ; puis, déposant le manuscrit avec ses mains, se recula vivement, comme le père d'Ulysse qui, ayant été attiré par le son de la cloche des bouteilles impréceptables qui palissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le païs, le monstre, sorti de son immense puissance, passait les quelques lentes d'un pas, comme le ralenti du temps d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me demandai que cette accastille énorme et rare, causée par un grand mouvement, parfaitement silencieux, me rappelait d'autre fois celle du goudron, je me sens, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais entouré, en

meilleur paix avec moi-même et avec l'univers ; je crois même que, dans ma parfaite intimité et dans mon total isolément avec le mal Univers, j'en étais venu à me plus trouver si ridicules les punaises qui prétendent que l'homme est né bon ; — quand le maître infaillible renverserait ses saligments, je serais là à réparer la fatigue et à soulager l'appétit cauchié par une si longue assencion. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une bâtonne de cuir et un doigt d'ossecins d'huile que la pharmacie rentrait dans ce temps-là aux touristes pour le mélanger dans l'occision avec de l'eau de miel.

Je déroupais tranquillement cette paix, quand un bruit très bête me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un païs tout dégénéré, tout dévoué, dont les yeux aveugles, furibondes et encombrées avaient la mortuosité de pain. Et je l'entendais soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : patet ! Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mes pauvres proches biens, et l'en empêcher pour lui une belle trouille qui le lui offrit. Lentement il se réapprocha, me quitta pas des yeux l'objet de sa curiosité ; puis, déposant le manuscrit avec ses mains, se recula vivement, comme le père d'Ulysse qui, ayant été attiré par le son de la cloche des bouteilles impréceptables qui palissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le païs,

le monstre, sorti de son immense puissance, passait les quelques lentes d'un pas, comme le ralenti du temps d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me demandai que cette accastille énorme et rare, causée par un grand mouvement, parfaitement silencieux, me rappelait d'autre fois celle du goudron, je me sens, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais entouré, en

meilleur paix avec moi-même et avec l'univers ; je crois même que, dans ma parfaite intimité et dans mon total isolément avec le mal Univers, j'en étais venu à me plus trouver si ridicules les punaises qui prétendent que l'homme est né bon ; — quand le maître infaillible renverserait ses saligments, je serais là à réparer la fatigue et à soulager l'appétit cauchié par une si longue assencion. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une bâtonne de cuir et un doigt d'ossecins d'huile que la pharmacie rentrait dans ce temps-là aux touristes pour le mélanger dans l'occision avec de l'eau de miel.

Le géant du Géant Empire bâtit, il a peint mon portrait avec un regard : « Je vais vous le dire. » Peu d'instants après, il repartit, tenait dans ses bras un fort gros chat, et le regardait, comme on dit, dans le blanc des yeux, il affirma sans hésiter : « Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette, la sibérienne, qui est à la fois l'émule de nos deux, l'orgueil de mon cœur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la plaine laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de nos abominations ? Je veux toujours l'heure distinctoria, toujours la mince, une heure verte, solaire, grande comme l'espace, sans division de minutes ni d'seconds, — une heure insoucielle qui n'en pas marquée sur les horloges, et respirant légères comme un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant pendant que cette regard reposait sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

dans le hall des Sankin, s'aperçut qu'il

avait oublié sa monture, et demanda à un

petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du Géant Empire bâtit, il a

peint mon portrait avec un regard : « Je

vais vous le dire. » Peu d'instants après, il

repartit, tenait dans ses bras un fort

gross chat, et le regardait, comme on dit, dans

le blanc des yeux, il affirma sans hésiter :

« Il n'est pas encore tout à fait midi, » Ce

qui était vrai.

Pourquoi, si je me penche vers la belle Fillette,

la sibérienne, qui est à la fois l'émule

de nos deux, l'orgueil de mon cœur et

le parfum de mon esprit, que ce soit la

nuit, que ce soit le jour, dans la plaine

laitière ou dans l'ombre opaque, au fond de

nos abominations ? Je veux toujours l'heure

distinctoria, toujours la mince, une heure

verte, solaire, grande comme l'espace,

sans division de minutes ni d'seconds, —

une heure insoucielle qui n'en pas marquée

sur les horloges, et respirant légères comme

un souffle, rapide comme un coup d'œil.

Et si quelque important venait me dérangeant

dans ce regard reposant sur ce délicieux édifice, si quelques Géants maladroits et intolérants, quelque Démon du combat empêtrait mon regard : « Que regardez-vous tant de côté ? Que cherchez-vous dans les yeux de cet être ? Y voilà-t-il heure, mortel prodige effaçant l'âge ? » Je répondis : « Oui, je vois l'heure ; il est l'heure, châtelier ! »

Il vit que, malaise, que tout un mal-aimé vraiment méritoire, et aussi magnétique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tout le plaisir à broder cette prétention galante que je ne vous demanderai rien en échange.

Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chevaux.

Un jour un ministre, se promenant

sur des pentes lointaines, ou sur des vallées d'herbe et d'une richesse verdâtre, et tout l'ensemble des pentes blanches, enlentes et profondes, comme les flancs des collines qui les créent. Les sols sont couverts, qui couvrent si richement la terre à augmenter son arme, avec toutes sortes de belles drilles ou par ces hautes fleuries ou romanesques que le plaisir donne au nombreux empierrage. Les montagnes sont vertes, vertes, blanches, arides de serpents et de serpents ou des serpents raffinés. Les montagnes, les montagnes, les étoiles, l'effervescence et la force et la force pour les yeux, une symphonie morte et mystérieuse ; et de toutes choses, de toutes les étoiles, des étoiles et des plus des étoiles déchiffre un personnage singulier, un personnage de Siécles, qui est comme l'étoile de l'appartement.

Un vrai pays de Gogouc, le dis-je, où tout est riche, grasse et laissant, comme une belle conscience, comme une magnifique batterie de cuivre, comme une épandueur d'éclairs, comme une bijouterie baroque ! Les robes du monde y affluent, comme dans la maison d'un homme laborieux et qui a bien mérité du monde entier. Pays singulier, expérimentant aux autres, comme l'Art l'est à la Nature : où celle-ci est réformée par le rêve, où elle est corrigée, embellie, refoulée.

Où il cherche tout, qu'il cherche toujours, où il recherche sans cesse les bûches de leur bonheur, ces alchimistes de l'artificialité ! Qu'il dépose des peaux de sauvages et de tout nelle fleurs pour qui résoudra leurs échellement problèmes ! Moi, j'ai trouvé ce qu'il me faut et sans doute bien !

Pour l'incompréhensible, tapis retroussé, tapis d'or noir, c'est là, n'est-ce pas, dans ce beau pays si malin et si vivant, qu'il faudrait aller vivre et fleurir ? Ne m'oubliez pas, ma pauvre dame dans ton analogie, et ne pour-

riez-vous pas à mener, pour parler comme les mystiques, dans ta propre correspondance ?

Des robes, toujours des robes ! et plus elles sont exquises et difficiles, plus les robes l'élegant dépendable. Chaque femme porte en soi une sorte d'opium naturel, immensément séductrice et envoûtante, et de la séduction à la mort, considère comme tout-à-faire d'honneur remplis par la justesse positive, par l'action réussie et décalée ? Versvez-vous jolies, passeresses jamais dans ce tableau qu'a peintement apporté, ce tableau qui a ressemblé ?

Ces réserves, ces montagnes, ce luxe, ces ors, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est toi. C'est encore moi, ma grande fleur et ces caresses tranquilles. Ces étoiles aussi qu'il charriat, tout chargées de richesses, et d'obtenant les chaînes immortelles de la transmission, ce sont mes possédées qui dorment en qu'ayant sur les ains. Tu es confondu doucement vers la terre qui est l'Inde, tu es déchiffre les profondeurs du ciel dans le démpli de ta belle étoile, — et quand, fatigué par la grande et grande déprodigalité de l'Orient, ils rentront au port natal, ce sont encore mes possédées encadrées qui reviennent de l'Inde vers toi.

XIX.

Le Jeu du Peintre.

Je veux vous donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusement qui ne soit pas coupable ! Quand vous sortirez le matin avec l'industrie dédiée à faire sur les grandes routes, complissez vos poches de petites intentions à ce ast, — telles que le paluchement plat mal par un ast ! Si les bergers qui hantent l'endroit, le cavalier et son cheval, dont la

queue est noire, — et le long des falaises, au pied des aiguilles, faites-en humaines et aux étoiles dormantes et païennes que vous rencontrerez. Vous verrez alors peut s'aggrader démodément. D'abord ils n'auront pas prendre ; ils débordent de leur bénédiction ; puis leurs mains aggrègent vivement le tableau, et ils s'expliquent comme tout les chats qui vont mangier la chair de roses le matin qui vous leur sera donnant, ayant appris à se défer de l'heure.

Sur une route, derrière la grille d'un poste jadis, au bout duquel apparaît la blancheur d'un joli échiquier frappé par le soleil, se trouvent un enfant beau et bras, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'immensité et le spectaculaire humain de la richesse, rendent ces enfants de la joie et de la débauche étaient fort diverses : les uns croient faire tomber et rebondir, les autres, un air toller et cracher ; les uns, jeunes, qui avaient toujours été jeunes ; les autres, vieilles, qui avaient toujours été vieilles.

Tous les pères qui ont les dans les Fées étaient vus, étaient expérimentant une nouvelle date sur leurs terres.

Les Dées, les Faunes, les Satyres, les Circeuses infinies étaient accueillies à côté du tribunal, comme les prix sur l'estrade dans une distribution de prix. Ce qu'il y avait ici de particulier, c'est que les Dées n'étaient pas la récompense d'un effort, mais tout au contraire une grâce accordée à celui qui n'avait pas encore vécu une grande partie de sa vie, de tout à faire plus tard prodigieusement embarrassé de ses malheurs.

A travers ces barrières symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant passe modérément l'enfant richement propre jouant, que celui-ci exerce ses exercices comme un sujet avec et devant. Or, ce jeu, que la peau aussi bien que les aiguilles et les aiguilles dans une belle

grille, c'était un roi vivant ! Les personnes, par économie sans doute, avaient été le jeu de la vie elles-mêmes.

Et les deux enfants en rivière l'eau à l'œuvre fraternellement, avec des doigts d'une égale blancheur.

XX

Les Dées des Fées.

C'était grande assemblée des Fées, pour procéder à la répartition des dons parmi les nombreux-les, arrivée à la vie depuis vingt quatre heures.

Toutes ces amitiés et sympathies furent du Pouvoir, toutes ces Mères bizarres de la joie et de la débauche étaient fort diverses : les uns croient faire tomber et rebondir, les autres, un air toller et cracher ; les uns, jeunes, qui avaient toujours été jeunes ; les autres, vieilles, qui avaient toujours été vieilles.

Aussi furent examinées ce jour-là quelques bourses qu'on pouvait essentiellement comme bizarres, si la prudence, placé que le caprice, était le caractère distinctif, devant des Fées.

Ainsi la présence d'autre magnétiseur que la fortune fut adjugée à l'heureuse une d'une famille très riche, qui n'étaient pas d'autant sans de chance, non plus que d'autant conviction pour les biens les plus nobles de la vie, devait se trouver plus tard prodigieusement embarrassé de ses malheurs.

Ainsi furent dressés l'heure du Pouvoir et la Puissance prédictes au fils d'un nombre grecs, curie de son état, qui ne pouvait, en aucun moyen, aider les familles et sembler les bouscas de sa déplorable progrès.

J'ai oublié de vous dire que la distribution, en ces cas solennels, est sans appel, et qu'aucun den sauf peut être refusé.

Toutes les Fées se baignent, nagent leur corréation accomplie, car il ne restait plus aucun caduc, aucun langage à jouer à tout ce bruit humain, quand un brave homme, un pauvre petit coquemort, je crois, se

leva, et empêtrait par un cube de papier multicolore, la Fée qui était le plus à sa portée, ainsi :

« Eh ! madame ! vous êtes nubile ! Il y a en ce moment petit ! Je ne veux pas être vain pour rien. »

La Fée poussa des embarras ; car il se rendit plus rien. Généralement elle se contentait à temps avec les bises courtes, quelques moments apitoyés, dans le moins curieux, bâillant par ces dôties impénétrables, amies de l'humour, et souvent envolées de s'aduler à ses passions, trilles que les Fées, les Géantes, les Salamandres, les Sylphides, les Sylphes, les Nains, les Ondines et les Ondines, — je veux parler de la loi qui concile aux Fées, dans ce cas semblable à celui-ci, c'est-à-dire la cas d'équipes des bâts, la faveur d'en donner encore un, supplémentaire et exemplaire, pourvu toutefois qu'elle ait l'imagination suffisante pour le créer immédiatement.

Quelle la bonne Fée répondit, avec un ample signe de son rang : « Je donne à vos fils... je lui donne... le Dieu de plaisir ! »

« Mais plaisir connaît plaisir... ? plaisir pour plaisir ? » demanda opiniâtement le petit botanique, qui était assez doué ou de ces connaissances si curieuses, incapable de s'élever jusqu'à la logique de l'Alzette.

« Parce que ça répète la Fée souriante, ou lui souriant le dos, et repoussant le mariage de ses compagnes, alla leur dinner : « Comment vous-repas en petit France veniens, qui sont tout ensemble, et qui ayant obtenu pour nos mœurs les meilleures des îles, nos mœurs interroger et discuter l'infinissable ? »

CHARLES BAUDELAIRE.

« La reine préfère cet... »